

Les poèmes d'Edgar

Allan POE

Edgar Allan Poe

Ô tempora ! Ô mores !

Ô temps ! Ô mœurs ! selon mon opinion
Votre empire évolue de bien triste façon.
Le règne des bonnes manières est depuis longtemps achevé,
Mauvaises manières ou pas de manières du tout, voilà ce qui reste à l'homme.
Et, pour parler des temps, quoiqu'on dise souvent
Qu'il n'était rien de pire que le « bon vieux temps »
(Saine doctrine à laquelle je souscris dans les moindres détails),
Je juge cependant ce siècle pire encore.

J'ai réfléchi - est-ce là l'expression?
J'aime vos mots yankee et vos façons yankee.
J'ai réfléchi, pour savoir s'il vaut mieux
Prendre tout au sérieux ou tout à la légère.
Si, avec le sombre Héraclite de jadis,
Il faut pleurer à s'en meurtrir les yeux,
Ou bien rire avec Démocrite de Thrace.
Étrange philosophe, qui tournait prestement
Les pages de la vie, et riait de les voir cornées,
Comme pour dire « Et après ! Qui diable s'en soucie ? »

Voilà, Ô cieux, une question propre à arracher
La malheureuse requête aux griffes du législateur !
Au lieu de deux visages, Job en a huit ou presque,
Chacun pouvant fournir quatre heures de débats.
Que faire alors ? Je vais mettre le problème sur la table,
Quitte à l'examiner quand mon talent sera plus grand ;
Pour l'instant, évitant tout ennui, je refuse le choix,
Le rire de celui-ci, les pleurs de celui-là.
Je m'abstiens de flatter ou de calomnier
Et, donnant à chacun une main, je ne fais que grogner.
Ah ! grogner, dites-vous, mon ami ; et pourquoi, s'il vous plaît ?

Eh bien ! pour tout dire, Monsieur, j'avais presque oublié.
Mais, pardieu, Monsieur, il me paraît honteux
De voir, chaque jour, nous toiser sans vergogne,
Parader dans la rue avec force courbettes,
Ceux qui, se voulant hommes, sont émules du singe.
Je te prierai, lecteur, d'excuser le juron
Que ces singes m'arrachent à mon corps défendant ;
J'ai quelque tendance à relâcher mon style,
Mais, je t'en prie, sois patient ; dans le moment qui vient
Je serai différent ; en bon politicien,
Je décide d'amender mon rythme et mes manières.
De toutes les cités - combien n'en vis-je pas ?
Car je suis voyageur, ami, autant que toi -
Je n'en pourrais trouver, sur mon âme, une seule,
Mais j'étends l'idée au groupe tout entier
(Logique électorale qui se donne comme un tout,
Craignant dans le détail de succomber aux failles),
Une seule qui convienne aussi bien que celle-ci et soit mieux adaptée
Aux allègres desseins d'un calicot propre ;

*Ici, il peut, sans crainte aucune, s'en donner à coeur joie,
Heureux et frétilant comme un poisson dans l'eau,
Secouer ses jolies boucles qui cachent un front charmant ;
Tel Vestris s'élevant au-dessus d'un comptoir
Parachever le soir l'entreprise du matin
Et retrouver ses dupes pour les faire danser ;
Car, au bal, quelle belle saurait donc échapper
À la jolie menotte qui lui vendit sa dentelle?
Quelle belle assez froide, insensible, pour refuser
Celui qui, d'un ruban, a paré son soulier?
Dieu me garde ! mon sort fut de connaître,
De vue, du moins, car je suis de nature timide
Et m'efforce toujours de ne point rire quand je le puis,
Un garçon de cette eau - le beau par excellence.
Mais parlez-lui un peu, et ses grimaces seront telles
Que visage humain, Seigneur, peut-il rester sérieux?
Le coeur de toutes ces dames ne bat que pour lui,
Leurs yeux brillants s'attachent à son Tom and Jerry
Et à sa queue-de-pie, obtenus à grands frais ;
Leur regard, cependant, ne dévierait jamais
Vers l'homme véritable qui par là passerait.*

*Sa voix procure les délices de la musique,
Une fois vue, sa personne ne saurait s'estomper ;
Bref, son faux col, sa tournure, son style sont
Le « beau idéal » que l'on prête à Adonis.*

*Souvent les philosophes ont disputé
Du siège de la pensée chez l'homme et l'animal ;
Que la faculté de la pensée réside chez ce dernier,
Mon ami, le Beau est là pour l'attester.
En dépit de ces dogmes qui, de tous temps, abondent,
Un fait bien établi vaut mieux que douze sages.*

*Car, pour penser, il pense ! mais bien souvent j'hésite
Quant à l'objet précis de ladite pensée.
Mais oui ! son pied mignon et sa fine cheville
Sont, chez lui, le siège de la raison ;
Un docte philosophe remue toujours la tête,
Mais lui, bien entendu, c'est le pied qu'il remue.
Et de ce pied vengeur serai-je menacé
(Autre preuve qu'il pense ou je me trompe fort)
Parce qu'à son oeil de chat je présente un miroir
Qui renvoie son image, celle d'un âne bâté?
Je pense qu'il comprendra qu'il s'agit bien de lui.
Le sot refuserait-il qu'il serait détrompé
Car, pour lui éviter les convulsions du doute,
À la fin du portrait je lâche le nom de « Pitts ».*

Chanson

*Je te vis le jour de tes nocés
Quand te vint une brillante rougeur,
Quoique autour de toi fût le bonheur,
Le monde tout amour devant toi.*

*Et dans ton oeil une lumière embrasante
(Quelque elle pût être)
Fut tout ce que sur Terre ma vue douloureuse,
Du Charme put voir.*

*Cette rougeur, peut-être, était-ce honte virginale,
Si cela peut bien passer pout tel,
Bien que son éclat ait suscité une plus fougueuse flamme
Dans le sein de celui, hélas !*

*Qui te vit en ce jour de nocés,
Quand cette profonde rougeur te vint,
Quoique le bonheur fût autour de toi,
Le monde tout amour devant toi.*

Al Aaraaf'
(1829)

Première partie

Ô, rien de terrestre sinon le rayonnement
(Réfléchi par les fleurs) de l'oeil de la beauté,
Comme dans ces jardins où le jour
Jaillit des gemmes de Circassie.
Ô, rien de terrestre sinon le frémissement
Des mélodies d'un ruisseau dans les bois,
Ou (musique des coeurs passionnés)
Les accents de la joie qui s'est enfuie, si paisiblement
Que, comme le murmure qui sourd d'un coquillage,
Son écho demeure et demeurera.
Ô, rien de ces scories qui sont les nôtres !
Et pourtant, toute la beauté, toutes les fleurs
Qui plaisent à notre amour et parent nos tonnelles,
Décorent ce monde lointain, lointain,
Cette étoile errante.

C'était une douce époque pour Nésace, car là
Son royaume s'étendait, nonchalant, sur l'air doré,
Près de quatre soleils étincelants, hâvre éphémère,
Oasis au désert des bienheureux.
Au loin, au loin, parmi des mers de rayons qui roulent
Une splendeur empyréenne sur l'âme délivrée,
Âme qui peut à peine (tant les lames sont denses)
S'efforcer d'atteindre à son éminence assignée.
De temps à autre Nésace volait vers des sphères lointaines,
Et vint récemment visiter la nôtre que Dieu a distinguée.
Mais, maintenant, souveraine d'un royaume ancré,
Elle jette au loin son sceptre, abandonne la barre
Et, parmi les encens et la solennité des hymnes spirituels,
Elle baigne dans la lumière quadruple ses membres angéliques.
Désormais, la plus heureuse, la plus charmante sur cette Terre charmante,
Où naquit "l'Idée de Beauté",
(Tombant en guirlandes parmi les étoiles surprises,
Comme une chevelure de femme parmi les perles, jusqu'à ce qu'au loin,
Elle se posât sur les collines achéennes et y demeurât),
Elle plongea le regard dans l'Infini, et se mit à genoux.
De somptueux nuages en guise de dais s'enroulaient au-dessus d'elle
Justes emblèmes du modèle de son monde,
Perçus en la seule beauté, ne contrariant pas la vue
De la beauté autre qui scintille à travers la lumière,
Guirlande qui enlaçait chaque forme étoilée
Et liait tout l'air opalin dans la couleur.

En toute hâte elle s'agenouilla sur un lit
De fleurs ; de lis pareils à ceux qui dressaient la tête
Sur le beau Cap Deucate et jaillissaient
Si impétueusement alentour pour s'attacher

Aux pas agiles, orgueil profond !
 De celle qui aima un mortel et en mourut.
 La Séphalique, bourgeonnante de jeunes abeilles,
 Hissait à ses genoux sa tige pourpre :
 Et ce joyau, la fleur mal nommée de Trébizonde,
 Compagne des étoiles les plus hautes, où, jadis,
 Elle faisait pâlir tout autre charme : sa rosée de miel,
 (Le nectar fabuleux connu des païens)
 Douce jusqu'au délire, s'égoutta du Ciel
 Et tomba sur les jardins de ceux que n'avait point touché le pardon
 À Trébizonde, et sur une fleur de soleil,
 Si semblable à la sienne, là-haut, qu'à cette heure
 Elle demeure, torturant l'abeille
 De folie et des rêveries insolites :
 Au ciel, et dans ses environs, la feuille
 Et la fleur dans la plante féérique, inconsolées,
 S'attardent dans le chagrin, chagrin qui courbe sa tête,
 Repentir de folies depuis longtemps enfuies,
 Offrant sa blanche poitrine à l'air embaumé,
 Comme la beauté coupable, châtiée, mais plus belle :
 La nyctanthe aussi, sacrée comme la lumière
 Qu'elle craint de parfumer en parfumant la nuit :
 Et la clytie pensive entre maints soleils,
 Des larmes de colère roulant sur ses pétales :
 Et cette fleur ambitieuse qui jaillit sur Terre
 Et mourut, à peine venue à la vie,
 Faisant éclater son coeur odorant pour s'envoler, en esprit,
 Du jardin d'un roi, vers le ciel :
 Et le lotus valisnérien dont le vol s'est achevé là,
 Au sortir de sa lutte avec les eaux du Rhône :
 Et ton parfum pourpre, suprême enchantement, Ô, Zante !
 Isota d'oro ! Fior di Levante !
 Et le bouton de nêlumbé qui flotte à tout jamais
 Avec le Cupidon indien au fil du fleuve sacré
 Belle fleurs, fleurs féériques ! à qui est confié le soin
 De porter aux cieus, sous forme de parfums, le chant de la Déesse :

"Esprit qui demeure là
 Où, dans le ciel profond,
 Le terrible et le beau
 Rivalisent de beauté !
 Au-delà de la ligne bleutée.
 La frontière de l'étoile
 Qui se détourne, à la vue
 De ta barrière et de ta barre,
 De la barrière franchie
 Par les comètes qui furent chassées
 De leur orgueil et de leur trône,
 Pour être à tout jamais serviles
 Pour porter le feu
 (Le rouge feu de leur coeur),
 Vouées à une vitesse immuable
 Et à une douleur pérenne

*Esprit qui vis, cela nous le savons,
Dans l'Éternité, nous le sentons,
Mais l'ombre de ton front,
Quel esprit la révélera ?
Quoique les créatures que ta Nésace,
Ta messagère, a connues,
Aient rêvé pour ton infinité
Un modèle à leur mesure,
Ta volonté est faite, ô Dieu !
L'étoile a parcouru le ciel, là-haut,
À travers maintes tempêtes, mais elle se déplaçait
Sous ton oeil de feu ;
Ici, c'est à toi, en pensée,
Pensée qui, seule,
Peut gravir ton empire et
Partager ton trône ;
C'est à toi, par la Fantaisie allée,
Que mon ambassade est donnée,
Jusqu'à ce que le secret devienne connaissance
Dans les environs du Ciel".*

*Elle se tut et, confuse, enfouit alors sa joue brûlante
Dans les lis, pour y chercher
Abri contre la ferveur de Son oeil ;
Car les étoiles tremblaient devant la Divinité.
Elle était immobile ; elle retenait son souffle car une voix
Ô combien solennelle, emplissait l'air calme !
Un son du silence, à l'oreille surprise,
Que les poètes rêveurs nomment "la musique des sphères" !
Notre monde est un monde de mots : nous appelons le calme
"Silence", qui est le mot le plus simple de tous.
Toute la Nature parle, et même les choses idéales
Font jaillir des sons ténébreux de leurs ailes visionnaires
Mais ah ! il n'en est pas de même, lorsqu'ainsi, aux royaumes d'en haut,
Passe l'éternelle voix de Dieu,
Et que les vents rouges se flétrissent dans le Ciel !*

*"Bien que tu appartiennes à des mondes qui parcourent des cycles invisibles,
Liés à un pauvre système et à un seul soleil
Où tout amour de moi est folie et où la foule
Pense encore que mes terreurs ne sont que nuage de foudre,
Orage, tremblement de terre et fureur de l'Océan
(Ah ! m'affronteront-ils en mon pire courroux?)
Bien que tu appartiennes à des mondes qui n'ont qu'un seul soleil
Où les sables du Temps s'assombrissent en s'écoulant,
Tienne, cependant, est ma splendeur, que je t'ai donnée
Pour porter mes secrets à travers le Ciel supérieur.
Laisse ta maison de cristal inhabitée et vole,
Avec toute ta suite, à travers le ciel lunaire.
Dispersez-vous, comme les lucioles dans la nuit sicilienne,
Et va porter sur tes ailes, à des mondes autres, une lumière autre !
Divulgue les secrets de ton ambassade
Aux astres orgueilleux qui scintillent, et sois ainsi,*

*Pour chaque coeur, barrière et interdit,
De peur que les étoiles ne chancellent sous la culpabilité de l'homme !"*

*La vierge se leva dans la nuit blonde,
Dans le soir éclairé par une seule lune ! Sur terre nous donnons
Notre foi à un seul amour, nous adorons une seule lune,
Le lieu de naissance de la jeune Beauté n'en avait pas davantage.
Au moment où l'étoile blonde jaillissait des heures duvetées,
La vierge se leva de son sanctuaire de fleurs,
Elle s'engagea dans la montagne miroitante et la sombre plaine
Mais sans quitter encore son royaume théraséen.*

Deuxième partie

*Tout en haut d'une montagne couronnée d'émail
Pareille à celle que le berger somnolant, reposant à l'aise
Sur sa couche de géant pâturage,
Levant sa lourde paupière, tressaille de voir,
Murmurant maintes fois son "espoir de pardon",
À l'heure où la lune est déjà quadrante dans le ciel
Tout au haut d'une montagne au front rose qui, se dressant au loin
Dans l'éther baigné de soleil, a retenu,
Le soir, le rayon des soleils noyés, au minuit,
Tandis que la lune dansait avec la belle clarté plus étrange,
Se dressait, sur cette hauteur, un édifice
Aux colonnes resplendissantes sur l'air allégé,
Dont le marbre parien reflétait ce sourire jumeau
Jusqu'à la vague qui étincelait là-bas,
Et nourrissait la jeune montagne dans son gîte.
D'étoiles fondues était leur base, comme celles qui tombent
Dans l'air d'ébène, semant d'argent le poêle mortuaire
De leur propre dissolution, tandis qu'elles agonisent,
Ornant alors les demeures du ciel.
Un dôme, descendu du ciel par des liens de lumière,
Faisait à ces colonnes une couronne légère.
Une fenêtre ronde taillée dans un seul diamant,
Ouvrait, là-haut, sur l'air pourpre,
Et des rayons issus de Dieu fulguraient du haut en bas de cette chaîne de
météores,*

*Sanctifiant deux fois encore cette Beauté,
Sauf lorsque, entre l'Empyrée et cet anneau,
Quelque esprit ardent faisait battre son aile crépusculaire.
Mais, sur les piliers, des yeux de Séraphin ont vu
L'obscurité de ce monde : ce vert grisâtre,
Que la Nature choisit pour la tombe de la Beauté,
Se cachait dans chaque corniche, autour de chaque architrave
Et chaque chérubin sculpté,
Qui guettait de sa demeure de marbre,
Paraissait terrestre dans l'ombre de sa niche
Statues achéennes dans un monde si riche?
Frises de Tadmor et de Persépolis
De Balbec et du tranquille et clair abîme
De la belle Gomorrhe ! Oh, la vague*

Est sur toi maintenant, mais trop tard pour te sauver !

*Le son aime à se réjouir dans une nuit d'été :
Témoin le murmure du crépuscule gris
Qui, jadis, en Eyraco, se glissa jusqu'à l'oreille
De maint contemplateur d'étoiles, éperdu,
Et se glisse encore jusqu'à l'oreille de
Qui, dans sa rêverie, contemple les lointains obscurcis,
Et voit les ténèbres monter comme un nuage.
La forme, la voix des ténèbres, ne sont-elles pas des plus palpables et des plus fortes ?*

*Mais qu'est ceci ? Cela vient et apporte
Avec soi une musique, c'est un bruissement d'ailes,
Une pause, puis l'élan et la chute d'une harmonie,
Et voici Nésace à nouveau dans son palais.
La farouche énergie d'une hâte éperdue
A empourpré ses joues et entrouvert ses lèvres ;
La ceinture qui enserrait son aimable taille
Avait cédé sous la pression de son cœur en émoi.
Au centre du palais, pour reprendre son souffle
Elle s'arrêta, Ô Zante, haletante, au sein
D'une lumière féerique qui baisait ses cheveux d'or
Et y éclatait malgré son désir d'y seulement reposer !*

*Cette nuit-là les jeunes fleurs chuchotaient leur mélodie
Aux fleurs heureuses, et les arbres aux arbres ;
Les fontaines versaient de la musique en retombant
Dans maint bois éclairé par les étoiles et maint vallon baigné de lune ;
Et pourtant le silence descendait sur les choses matérielles,
Sur les belles fleurs, les cascades étincelantes et les ailes d'ange,
Seul le son qui de l'esprit jaillissait
Accompagnait le charme que chantait la jeune fille :*

*"Sous la campanule ou la guirlande,
Sous les touffes de ramille sauvage
Qui abritent le rêveur
Du rayon de la lune,
Être de lumière ! qui méditez,
Les yeux mi-clos,
Sur les étoiles que votre étonnement
A tirées des cieux,
Jusqu'à ce qu'elles percent l'ombre, et
Descendent sur votre front
Comme les yeux de la jeune fille
Qui maintenant vous appelle,
Levez-vous ! arrachez-vous à vos rêves
Dans les nids de violettes !
Au devoir consacrez, comme il se doit,
Ces heures éclairées par les étoiles.
Secouez de vos tresses
Alourdies par la rosée
Le souffle de ces baisers*

Qui les alourdissent aussi
(Ah ! comment, sans toi, Amour !
Les anges pourraient-ils être bienheureux ?)
Ces baisers de l'amour vrai
Qui vous ont bercés et endormis !
Debout ! secouez de vos ailes
Tout ce qui les entrave :
La rosée de la nuit ;
Elle appesantirait votre vol ;
Et les caresses du véritable amour ;
Ah ! il faut les abandonner !
Légères sur la chevelure,
Elles sont de plomb pour le coeur.

Ligeia ! Ligeia !
Ma belle Ligeia !
Dont l'idée la plus discordante
Se résout en mélodie,
Ah, ta volonté est-elle
D'être portée par les brises ?
Ô, capricieusement immobile,
Comme le solitaire albatros,
Posée sur la nuit
(Comme lui sur l'air)
De veiller, ravie,
Sur l'harmonie qui est là-bas ?

Ligeia ! où que soit
Ton image,
Aucune magie ne séparera jamais
Ta musique de toi.
Tu as fermé bien des yeux
Sur un sommeil riche de rêves,
Mais les chants s'élèvent encore
Sous ta seule vigilance.
Le bruit de la pluie
Qui, d'un bond, choit sur la fleur,
Et danse encore,
Au rythme de l'ondée,
Le murmure qui s'élève
De la croissance de l'herbe
Sont la musique des choses.
Mais hélas, ce ne sont qu'imitations !
Va ! ma chérie,
Va donc, hâte-toi !
Vers les sources très claires qui reposent
Sous le rayon de la lune,
Vers le lac solitaire qui sourit,
Dans son rêve de repos profond,
Aux innombrables îles-étoiles
Qui parent son sein de bijoux,
Là où les fleurs sauvages, qui rampent,
Ont mêlé leur ombre.

*Sur le bord du lac dorment
Maintes jeunes filles,
Quelques-unes ont quitté la fraîche clairière, et
Se sont endormies avec l'abeille.
Éveille-les, ma mie, par les landes et les prés.
Va ! exhale sur leur sommeil,
Tout doucement à leur oreille,
La mélodie
Qu'elles attendaient de leur sommeil.
En vérité, qu'est-ce qui peut éveiller un ange
Qui s'est assoupi
Sous la froide lune, mieux
Que cet enchantement, aucun sommeil,
Fût-elle maléfice, ne peut le vaincre,
Cette mélodie rythmique
Qui l'a bercé et endormi? "*

*Esprits doués d'ailes, et anges en apparence,
Mille séraphins jaillirent à travers l'Empyrée,
Jeunes rêves planant, tout somnolents encore,
Séraphins en tout sauf en "Savoir", cette lumière pénétrante,
Tombait, réfractée au loin par tes frontières,
Ô Mort ! de l'oeil de Dieu sur cette étoile :
Douce était cette erreur, plus douce encore cette mort
Douce était cette erreur, même parmi nous, l'haleine
De la Science ternit le miroir de notre joie.
Pour eux, ce serait un simoun destructeur
Car de quelle utilité leur est-il (à eux) de savoir
Que la Vérité est Fausseté ou la Félicité, Malheur?
Douce était leur mort ; mourir pour eux était riche
De l'extase dernière d'une vie assouvie.
Nulle immortalité par-delà cette mort,
Mais un sommeil méditatif et qui n'est pas "être"
En ce lieu, ah ! puisse mon esprit lassé y séjourner
Hors de l'Éternité du Ciel, et cependant si loin de l'Enfer !
Quel esprit coupable, en quel sombre bosquet,
N'a pas entendu les appels émouvants de cet hymne?
Deux seulement ; ils ont chu : car le Ciel n'accorde nulle grâce
À ceux que le battement de leur coeur rend sourds.
Une vierge angélique et un séraphin, son amant.
Oh ! en quel lieu (vous pouvez explorer les vastes cieux)
L'Amour, cet aveugle, fut-il jamais vu aux côtés du sobre Devoir?
L'Amour sans guide a chu, parmi "les larmes d'une plainte parfaite".
C'était un esprit bon, celui qui chut :
Il errait auprès du puits drapé de mousse,
Il contemplait les lumières qui brillent là-haut,
Il rêvait sous le rayon de la lune auprès de son amour.
Faut-il s'en étonner? Car chaque étoile là-bas est comme un oeil
Et pose un regard si doux sur les cheveux de la Beauté,
Et ces étoiles, et chaque source moussue, étaient sacrées
Pour son coeur hanté d'amour et sa mélancolie.
La nuit avait trouvé (nuit de malheur pour lui),
Sur une roche de la montagne, le jeune Angelo,*

*La ligne oblique de la roche barre le ciel solennel ;
Elle menace les mondes étoilés qu'elle domine.
C'est là qu'il se tenait, avec son amour, son oeil sombre tourné,
Avec un regard d'aigle, sur le firmament :
Un instant il porte son regard sur elle, mais, toujours
Tremblant, il est ramené à l'orbe de la TERRE.*

*"lanthe, très chère lanthe, regarde ! Comme ce rayon est faible !
N'est-il pas enchanteur de plonger aussi loin le regard?
La Terre paraissait autre, ce soir d'automne
Où j'ai quitté ses palais somptueux, sans pleurer mon départ.
Ce soir, ce soir-là, comment ne point m'en souvenir ?
À Lemnos, le rayon du soleil tombait, comme un charme magique,
Sur les arabesques gravées d'une salle dorée
Où je me tenais, et sur les draperies aux murs ;
Et sur mes paupières, ô la pesante lumière !
De quel poids elle les entraîna, engourdies, dans la nuit !
À mon regard jadis, s'offraient les fleurs et la brume et l'amour,
En compagnie de Saadi, le Persan, dans son Gulistan :
Mais, ah, cette lumière ! - Je m'assoupis. La Mort, cependant,
Envahit mes sens dans cette île enchanteresse,
Si doucement que nul cheveu soyeux
Ne s'éveilla ; ou sut qu'elle était là.*

*Le dernier endroit de l'orbe terrestre que je foulai
Était un temple altier appelé le Parthénon.
Plus de Beauté s'attachait à ses murs et à ses colonnes
Que n'en recèle même ton sein brûlant.
Et quand le vieux Temps délia mon aile
C'est de là que je m'élançai, comme l'aigle de sa tour,
Et en une heure, je laissai des années derrière moi.
Dans le temps que je passais sur ses limites aériennes,
Une moitié du jardin de son globe fut déroulé
Sous mes yeux comme une carte
Jusqu'aux cités inhabitées du désert !
lanthe, la Beauté m'assaillit alors,
Et je désirai à demi être à nouveau de la race des hommes."*

*"Mon Angelo ! pourquoi être l'un d'entre eux ?
Tu trouves ici une demeure plus brillante,
Des champs plus verts que dans ce monde là-haut,
Et les enchantements d'une femme, et l'amour passionné."*

*"Mais, écoute, ô lanthe ! Quand l'air si doux
Fit défaut, tandis que mon esprit ailé s'envolait,
Mon cerveau, peut-être, fut pris de vertige, mais le monde
Que je venais de quitter fut précipité dans le chaos.
Il jaillit de sa place, dispersé aux vents,
Et roula, comme une flamme, à travers les Cieux embrasés.
Il me parut, mon aimée, que je cessai alors de voler,
Que je tombais, non point du mouvement rapide par lequel je m'élevais
naguère,
Mais par saccades à travers*

*La lumière et ses rayons d'airain, vers cette étoile d'or !
Brève fut la mesure de mes heures de chute,
Car, de toutes les étoiles, la plus proche de la nôtre était la tienne.
Terrible étoile ! elle vint, par une nuit d'allégresse,
Daedalion rouge sur la Terre effarouchée.*

*Oui, nous vînmes jusqu'à ta Terre, mais ce n'est pas à nous
Qu'il appartient de discuter les commandements de notre dame.
Nous vînmes, mon amour : tout autour, au-dessus, au-dessous,
Gaies lucioles de la nuit, nous allons et venons,
Sans demander la raison de rien, au-delà du salut angélique
Qu'Elle nous accorde, comme l'accorde son Dieu.
Mais Angelo, jamais le Temps chenu n'a déployé
Son aile féérique sur un monde plus féérique que le tien !
Sombre était son disque minuscule, et des yeux d'anges
Pouvaient seuls voir le fantôme dans les cieux,
Quand Al Aaraaf apprit que sa course la menait
Tout droit, au-dessus de la mer étoilée, vers ce monde.
Mais, quand sa splendeur envahit le ciel,
Comme le buste ardent de la Beauté sous l'oeil de l'homme,
Nous fîmes halte devant l'héritage des hommes,
Et ton étoile frissonna, comme le fait alors la Beauté !"*

*Ainsi, en paroles, les amants usèrent-ils la nuit.
La nuit qui pâlisait et pâlisait sans enfanter le jour.
Ils tombèrent : car le ciel n'accorde nul espoir
À ceux que le battement de leur coeur rend sourds.*

Sonnet — To Science
(1829)

*Science ! tu es la vraie fille du Vieux Temps !
Qui changes toutes choses de ton oeil scrutateur.
Pourquoi fais-tu ainsi ta proie du coeur du poète,
Vautour dont les ailes sont de ternes réalités?*

*Comment pourrait-il t'aimer? ou te juger sage,
Toi qui ne le laisserais point, dans son errance
Chercher un trésor dans les cieus parés de bijoux,
Bien qu'il y soit monté d'une aile indomptée?*

*N'as-tu pas arraché Diane à son char?
Et chassé du bois l'Hamadryade
Pour qu'elle cherche un refuge dans quelque étoile plus heureuse?*

*N'as-tu pas arraché la Naiïade de son flot,
L'Elfe du vert gazon, et de moi
Le rêve d'été sous le tamarin?*

par Helen
(1831)

*Hélène, ta beauté est pour moi
Comme ces barques nicéennes d'autrefois
Qui, sur une mer parfumée, doucement
Portaient le défit et le las voyageur
À son rivage natal.*

*Par des mers désespérées habitué d'errer,
Ta chevelure hyacinthe, ton classique visage,
Tes airs de Naïade m'ont ramené chez moi,
À la gloire que fut la Grèce
Et à la grandeur qui fut Rome.*

*Là ! dans cette splendide niche vitrée,
Telle une statue tu te tiens,
La lampe d'agate en la main,
Ah ! Psyché, venue de ces régions issue
Qui sont Terre sainte !*

Lenore
(1831)

*Ah ! brisée est la coupe d'or ! l'esprit à jamais envolé !
Que sonne le glas ! Une âme sainte flotte sur le fleuve stygien
Et toi, Guy de Vere, n'as-tu pas de larmes ? pleure maintenant ou jamais plus !
Vois ! là en-bas sur ta lugubre et rigide bière gît ton amour, Lénore !
Allons ! que l'office funéraire soit lu, que le chant funèbre se chante !
Une antienne pour la morte la plus royale qui jamais soit morte si jeune,
Un hymne pour elle, deux fois morte parce qu'elle est morte si jeune !*

*Misérables ! vous l'aimiez pour sa richesse et la haïssiez pour sa fierté,
Et quand sa santé chancela, vous la bénissiez parce qu'elle mourait !
Comment alors le rituel sera-t-il lu ? le requiem chanté
Par vous, par toi, l'oeil mauvais, par toi, la langue calomnieuse,
Qui menèrent à la mort l'innocence qui est morte, et qui est morte si jeune ?*

*Peccavimus ; mais ne délire pas ainsi ! et qu'un chant du sabbat
Monte à Dieu si solennellement que la morte ne sente de mal !
La douce Lénore est "partie avant", avec l'espoir qui volait à son côté,
Te laissant égaré parce que la chère enfant aurait dû être ton épouse,
L'honnête et douce, qui maintenant gît si bas,
La vie sur sa blonde chevelure, mais pas dans ses yeux,
La vie encore là, sur sa chevelure, la mort dans ses yeux.*

*Partez ! ce soir mon coeur est léger. Je n'entonnerai pas d'hymne,
Mais soutiendrai, dans son vol, l'ange d'un péan des vieux jours !
Que ne tinte pas le glas ! de peur que sa douce âme, dans sa sainte allégresse,
N'en saisisse la note, alors qu'elle plane sur la Terre maudite.
Vers les amis d'en haut, des démons d'en-bas, le fantôme indigné s'arrache
À l'Enfer, vers un haut domaine loin dans les Cieux,
À la douleur et au gémissement, vers un trône d'or à côté du Roi des Cieux.*

Le Colisée
(1833)

*Type de l'antique Rome ! Riche reliquaire
De hautes contemplations léguées au Temps
Par des siècles ensevelis sous la pompe et la puissance !
Enfin, enfin, après tant de jours
De lassant pèlerinage et de brûlante soif
(Soif des sources de savoir qui gisent en toi),
Je m'agenouille, homme changé et humble,
Parmi tes ombres, et bois dans
Mon âme même ta grandeur, ta tristesse et ta gloire !*

*Vastitude ! et Âge ! et Souvenirs d'Autrefois !
Silence ! et Désolation ! et Nuit sombre !
Je vous sens maintenant, je vous sens dans votre force.
Ô sortilèges plus sûrs que jamais roi de Judée
N'en enseigna dans les jardins de Gethsémani !
Ô charmes plus puissants que la Chaldée ravie
N'en tira jamais des tranquilles étoiles.*

*Ici, où tomba un héros, tombe une colonne !
Ici, où l'aigle théâtral brillait d'or,
La chauve-souris basanée tient une vigile de minuit !
Ici, où flottait au vent des dames de Rome la chevelure dorée,
Maintenant flottent au vent le roseau et le chardon !
Ici, où sur le trône d'or le monarque se prélassait,
Glisse, comme un spectre, vers sa demeure de marbre,
Éclairé par la pâle lumière de la lune cornue
Le vif et silencieux lézard des pierres !
Mais reste ! Ces murs, ces arcades de lierre vêtues,
Ces socles croulants, ces fûts tristes et noircis,
Ces vagues entablements, ces frises émiettées,
Ces corniches fracassées, ce naufrage, cette ruine,
Ces pierres, hélas ! ces pierres grises, est-ce là
Tout ce qui fut laissé du fameux et du colossal,
Par les heures corrosives, au destin et à moi ?*

*"Pas tout, me répondirent les échos, pas tout !
Des sons prophétiques et forts montent pour toujours
De nous, et de toute ruine, vers le sage,
Comme la mélodie de Memnon vers le Soleil.
Nous régnons sur les coeurs des plus puissants des hommes, nous régnons
Avec un despotique empire sur tous les esprits géants.
Nous ne sommes pas impuissantes, nous pâles pierres.
Non, tout notre pouvoir n'est point parti, pas toute notre célébrité,
Pas toute la magie de notre haut renom,
Pas toute la merveille qui nous entoure,
Pas tous les mystères qui gisent en nous,
Pas tous les souvenirs qui se suspendent
Et s'accrochent à nous comme un vêtement,
Nous habillant d'une robe qui est plus que la gloire.*

Le Palais hanté

1839

*Dans la plus verte de nos vallées
Par de bons anges occupée,
Autrefois un beau et majestueux palais majestueux,
Rayonnant palais, dressait la tête.
Dans le domaine du monarque Pensée
Il se tenait.
Jamais séraphin ne déploya son aile
Sur une construction à moitié aussi belle !*

*De glorieuses bannières d'or
Sur son toit flottaient et ondoyaient
(Ceci, tout ceci, se passait dans le vieux
Temps d'autrefois),
Et tout vent aimable qui badinait
Dans cette douce journée,
Au long des remparts empanachés et pâles,
Portait une odeur ailée.*

*Ceux qui passaient dans cette heureuse vallée,
À travers deux fenêtres lumineuses, voyaient
Des esprits se mouvant musicalement,
Sous la loi d'un luth bien accordé,
Tout autour d'un trône où, siégeant
(Porphyrogénète !)
Dans un appareil à sa gloire convenant bien,
Le souverain du royaume se voyait.*

*Et tout de perle et de rubis rutilante
Était la porte du beau palais,
À travers laquelle venait coulant, coulant, coulant,
Et toujours étincelante,
Une troupe d'échos dont le doux devoir
N'était que de chanter,
Avec des voix d'une beauté insurpassable,
L'esprit et la sagesse de leur roi.*

*Mais de mauvais êtres, en robes de chagrin,
Assaillirent la haute propriété du monarque.
(Ah ! laissez-nous pleurer ! car jamais de lendemain
Ne se lèvera sur ce désolé !)
Et, tout autour de sa maison, la gloire
Qui rougissait et fleurissait
N'est qu'une histoire au souvenir obscur
Des vieux temps ensevelis.*

*Et les voyageurs, maintenant, dans cette vallée,
À travers les rougeâtres fenêtres, voient*

*De vastes formes, qui s'agitent fantastiquement,
Sur une mélodie discordante,
Tandis qu'à travers la porte pâle
Une hideuse foule se rue à tout jamais
Et rit, mais ne sourit plus.*

Le ver conquérant

(1843)

*Voyez ! c'est une nuit de gala
Dans ces dernières années solitaires !
Une multitude d'anges, ailés, ornés
De voiles, et noyés dans les larmes,
Est assise dans un théâtre, pour voir
Un drame d'espérance et de craintes,
Pendant que l'orchestre soupire par à-coups
La musique des sphères.*

*Des mimes, faits à l'image du Dieu très haut,
Marmottent et marmonnent tout bas
Et volent de çà de là ;
Simples poupées qui vont et viennent
Au commandement des vastes choses sans forme
Qui changent le décor du tout au tout,
Secouant de leurs ailes de condor
L'invisible malheur !*

*Ce drame bigarré ! oh ! soyez-en sûrs,
Ne sera pas oublié !
Avec son fantôme éternellement pourchassé
Par une foule qui ne le saisit pas,
À travers un cercle qui toujours revient
Au même point !
Et beaucoup de folie, et plus de péché,
Et d'horreur font l'âme de l'intrigue.*

*Mais voyez, à travers la cohue des mimes,
Une forme rampante fait son entrée !
Une chose rouge de sang qui vient en se tordant de
La solitude de la scène !
Elle se tord ! elle se tord ! avec des angoisses mortelles
Les mimes deviennent sa pâture,
Et les séraphins sanglotent en voyant les dents de la vermine
Enfouies dans le sang humain.*

*Éteintes, éteintes sont les lumières, toutes éteintes !
Et, sur chaque forme frémissante,
Le rideau, un drap mortuaire,
Descend avec la violence d'une tempête,
Tandis que les anges, tous pâles et blêmes,
Se levant, se dévoilant, affirment
Que ce drame est la tragédie "Homme",
Et son héros le ver conquérant.*

Le Corbeau

(janvier 1845)

*Par un minuit lugubre, tandis que je m'appesantissais, faible et fatigué,
Sur maints curieux et bizarres volumes de savoir oublié,
Tandis que je dodelinais de la tête, somnolant presque : soudain se fit un petit coup,
Comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre.
"C'est quelque visiteur, marmonnai-je, frappant à la porte de ma chambre.
Seulement ça, et rien de plus."*

*Ah ! distinctement je me souviens que c'était dans le glacial décembre,
Et chaque tison, mourant isolé, dessinait son spectre sur le sol.
Ardemment je souhaitais le jour ; vainement j'avais cherché à emprunter
À mes livres un sursis au chagrin, au chagrin de la Lénore perdue,
De la rare et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore
Innommée ici à tout jamais.*

*Et le soyeux, triste, incertain bruissement de chaque rideau pourpre
Me faisait tressaillir, m'emplissait de fantastiques terreurs jamais ressenties avant ;
Si bien que pour lors, pour calmer le battement de mon coeur, je restais à répéter :
"C'est quelque visiteur demandant d'entrer à la porte de ma chambre,
Quelque visiteur tardif demandant d'entrer à la porte de ma chambre ;
C'est cela et rien de plus."*

*Mon âme devenant soudain plus forte, n'hésitant pas davantage,
"Monsieur, dis-je, ou Madame, j'implore vraiment votre pardon ;
Mais le fait est que je somnolais, et vous vîntes si doucement frapper,
Et si faiblement vous vîntes taper, taper à la porte de ma chambre,
Que j'étais à peine sûr de vous avoir entendu." Ici j'ouvris grande la porte ;
Il y avait les ténèbres et rien de plus.*

*Regardant profondément dans cette obscurité, je restai longtemps à m'étonner, craignant,
Doutant, rêvant des rêves qu'aucun mortel n'avait osé rêver encore ;
Mais le silence n'était pas rompu, et l'obscurité ne donna aucun signe,
Et le seul mot prononcé fut le mot chuchoté "Lénore !"
Que je chuchotai, et un écho murmura de retour le mot "Lénore !"
Simplement cela et rien de plus.*

*Rentrant dans la chambre, toute mon âme en feu,
J'entendis bientôt de nouveau un tapement quelque peu plus fort qu'avant.
"Sûrement, dis-je, sûrement c'est quelque chose à la persienne de ma fenêtre.
Que je voie donc ce qu'il y a là, et explorons ce mystère,
Que mon coeur se calme un moment et explore ce mystère ;
C'est le vent et rien de plus."*

*Alors je poussai le volet, quand, avec maint enjouement et volètement,
Entra un majestueux corbeau des saints jours de jadis.
Il ne fit pas la moindre révérence ; pas une minute il ne s'arrêta ni n'hésita ;
Mais, avec une mine de lord ou de lady, se percha au-dessus de la porte de ma chambre,
Se percha sur un buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre,
Se percha, et se tint tranquille et rien de plus.*

*Alors cet oiseau d'ébène trompant ma triste imagination en souriant,
Par le grave et sévère décorum de la contenance qu'il eut,
"Quoique ta crête soit tondue et rase, toi, dis-je, tu n'es pas pour sûr un poltron.
Sinistrement blême et ancien corbeau, errant loin du rivage de nuit,
Dis-moi quel est ton nom seigneurial au rivage ploutonien de nuit !"
Le corbeau dit : "Jamais plus".*

*Je m'émerveillai fort d'entendre ce disgracieux volatile s'exprimer aussi clairement,
Quoique sa réponse n'avait que peu de sens et peu d'à-propos ;
Car on ne peut s'empêcher de convenir que nul être humain vivant
N'eut encore le bonheur de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre,
Un oiseau ou toute autre bête sur le buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre,
Avec un nom tel que : "Jamais plus".*

*Mais le corbeau, perché solitairement sur ce buste placide, prononça seulement
Ce seul mot, comme si son âme en ce seul moment il la répandait.
Alors il ne proféra rien de plus, n'agita alors pas une plume,
Jusqu'à ce que je fis à peine plus que marmotter : "D'autres amis déjà ont pris leur vol,
Demain il me laissera, de même que mes espérances déjà se sont envolées".
Alors l'oiseau dit : "Jamais plus".*

*Sursautant au calme rompu par une réplique si à propos lancée,
"Sans doute, dis-je, ce qu'il profère est son seul fonds et sa réserve,
Pris à quelque malheureux maître que l'impitoyable désastre
Suivit vite et suivit plus vite jusqu'à ce que ses chants aient un refrain,
Jusqu'à ce que les chants funèbres de son espérance aient le mélancolique refrain
De "Jamais, jamais plus".*

*Mais le corbeau trompant encore toute ma triste âme en souriant,
Aussitôt, je roulai un siège coussiné en face de l'oiseau et du buste et de la porte ;
Alors, m'enfonçant dans le velours, j'en vins à enchaîner
Songerie à songerie, pensant à ce que cet augural oiseau de jadis,
À ce que ce sombre, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau de jadis
Signifiait en croassant "Jamais plus".*

*Sur ce, je m'assis et me mis à y penser, mais sans prononcer une syllabe
Au volatile dont les yeux ardents brûlaient maintenant dans mon sein ;
Cela et plus, je m'assis pour le deviner, ma tête reposant à l'aise
Sur la housse de velours du coussin dont triomphait la lumière de la lampe,
Mais cette housse violette de velours dont triomphait la lumière de la lampe
Elle ne pressera plus, ah ! jamais plus !*

*Alors, pensai-je, l'air devint plus dense, parfumé par un encensoir invisible
Balancé par les séraphins dont le bruit des pas tintait sur le parquet tapissé.
"Misérable, m'écriai-je, ton Dieu t'a prêté ; par ces anges, il t'a envoyé
Le répit, le répit et le népenthès de tes souvenirs de Lénore !
Bois ! oh ! bois ce bon népenthès, et oublie cette Lénore perdue !"
Le corbeau dit : "Jamais plus".*

*"Prophète ! dis-je, instrument du mal ! prophète même si tu es oiseau ou démon !
Soit le Tentateur t'envoya, soit la tempête te lança sur ces bords
Désolés, toujours tout à fait inébranlables, sur cette déserte terre enchantée,*

*Sur ce logis par l'horreur hanté : dis-moi franchement, je t'en implore :
"Y a-t-il, y a-t-il du baume en Judée? dis-moi, je t'en implore !"
Le corbeau dit : "Jamais plus !"*

*"Prophète ! dis-je, instrument du mal ! prophète même si tu es oiseau ou démon !
Par le ciel au-dessus de nous courbé, par ce Dieu que nous adorons tous deux,
Dis à cette âme de chagrin chargée si, dans le lointain Éden,
Elle doit étreindre une sainte vierge que les anges nommèrent Lénore,
Étreindre une rare et rayonnante vierge que les anges nommèrent Lénore?
Le corbeau dit : "Jamais plus !"*

*"Que ce mot soit le signe de notre séparation, oiseau ou démon !", criai-je, en me dressant.
"Recule dans la tempête et le rivage plutonien de nuit !
Ne laisse pas une plume noire comme un témoin du mensonge qu'a proféré ton âme !
Laisse inviolée ma solitude ! Quitte le buste au-dessus de ma porte !
Ôte ton bec de mon coeur, et sors ta forme de ma porte !"
Le corbeau dit : "Jamais plus !"*

*Et le corbeau, sans voleter, se tient encore, se tient encore
Sur le buste pâle de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre ;
Et ses yeux ressemblent à ceux d'un démon qui rêve,
Et la lumière de la lampe, ruisselant sur lui, jette son ombre sur le parquet ;
Et mon âme, de cette ombre qui gît flottante sur le parquet,
Ne s'élèvera jamais plus !*

Eulalie
(1845)

Eulalie

*J'habitais seul
Un monde de plaintes,
Et mon âme était une marée stagnante,
Avant que la blonde et gentille Eulalie devînt ma rougissante épouse,
Avant que la jeune Eulalie aux cheveux dorés devînt ma souriante épouse.*

*Ah ! sont moins, moins brillantes,
Les étoiles de la nuit
Que les yeux de la radieuse fille !
Ce que la vapeur peut faire
Avec les teintes lunaires de la pourpre et de la perle
Peut rivaliser avec la boucle la moins regardée de la modeste Eulalie
Peut se comparer avec la boucle la plus humble et la plus négligée d'Eulalie aux yeux brillants.*

*Maintenant le Doute, maintenant la Peine,
Ne reviennent plus,
Car son âme me donne soupir pour soupir,
Et, tout le long du jour,
Luit, brillante et forte,
Astarté dans le ciel,
Qui toujours sur sa chère Eulalie lève son oeil protecteur,
Qui toujours sur sa jeune Eulalie lève son oeil violet.*

Ulalume
(1847)

*Les cieux, ils étaient de cendre et graves ;
Les feuilles, elles étaient crispées et flétries,
Les feuilles, elles étaient desséchées et flétries.
C'était la nuit, en le solitaire octobre
De ma plus immémoriale année :
C'était fort près de l'obscur lac d'Auber,
Dans la brumeuse région de Weir.
C'était là près de l'humide lac d'Auber,
Dans le bois hanté par les goules de Weir.*

*ICI, une fois, à travers une allée titanique
De cyprès, j'errais avec mon âme,
De cyprès, avec Psyché, mon âme.
C'était aux jours où mon cœur était volcanique
Comme les rivières pleines de scories qui roulent,
Comme les laves qui sans repos roulent
Leurs flots sulfureux sur les pentes de l'Yaanek,
Dans les climats ultimes du pôle
Qui gémissent tandis qu'elles roulent sur les pentes du mont Yaanek
Dans les royaumes du pôle boréal.*

*Notre entretien avait été sérieux et grave,
Mais nos pensées, elles, étaient paralysées et mornes,
Nos souvenirs étaient traîtres et mornes ;
Car nous ne savions pas que le mois était octobre,
Et nous ne remarquions pas la nuit de l'année
(Ah ! nuit de toutes les nuits de l'année !)
Nous ne remarquions pas l'obscur lac d'Auber
(Bien qu'une fois nous avons voyagé par là),
Nous ne nous rappelions pas l'humide lac d'Auber,
Ni le pays du bois hanté par les goules de Weir.*

*Et maintenant, comme la nuit vieillissait
Et que le cadran des étoiles indiquait le matin,
À la fin de notre sentier un liquide
Et nébuleux lustre naquit,
Hors duquel un miraculeux croissant
Se leva avec une double corne,
Le croissant diamanté d'Astarté
Distinct avec sa double corne.*

*Et je dis : "Elle est plus chaude que Diane ;
Elle roule à travers un éther de soupirs ;
Elle s'amuse dans une région de soupirs,
Elle a vu que les larmes ne sont pas sèches sur
Ces joues, où le ver ne meurt jamais,
Et elle est venue passer les étoiles du Lion
Pour nous montrer le sentier vers les cieux,*

*Vers la léthéenne paix des cieux ;
Elle est venue en dépit du Lion
Pour briller sur nous de ses yeux brillants,
Elle est venue à travers l'ancre du Lion,
Avec l'amour dans ses yeux lumineux."*

*Mais Psyché, levant son doigt,
Dit : "Tristement, de cette étoile je me méfie,
De sa pâleur, étrangement, je me méfie.
Ah ! hâte-toi ! Ah ! ne nous attardons pas !
Ah ! file ! et filons, il le faut."
Elle parla dans la terreur, laissant s'abattre ses
Ailes jusqu'à ce qu'elles traînent dans la poussière,
Sanglota avec angoisse, laissant s'abattre ses
Plumes jusqu'à ce qu'elles traînent dans la poussière.
Jusqu'à ce qu'elles traînent tristement dans la poussière.*

*Je répliquai : "Ce n'est rien que songe :
Allons sous cette tremblante lumière !
Baignons-nous dans cette cristalline lumière !
Sa splendeur sibylline rayonne
D'espoir et de beauté, cette nuit :
Vois ! elle vacille au haut du ciel à travers la nuit !
Ah ! nous pouvons, restant saufs, nous fier à sa lueur,
Et être sûrs qu'elle nous conduira bien.
Nous pouvons, en toute sûreté, nous fier à une lueur
Qui ne peut que bien nous guider,
Puisqu'elle vacille au haut des cieux à travers la nuit."*

*Ainsi j'apaisai Psyché et lui donnai un baiser,
Et tentai de la faire sortir de sa tristesse,
Et vainquis ses scrupules et sa tristesse ;
Et nous allâmes au fond d'une perspective,
Mais nous fûmes arrêtés par la porte d'une tombe ;
Par la porte d'une tombe portant une inscription ;
Et je dis : "Qu'est-il écrit, douce soeur,
Sur la porte de cette tombe portant une inscription?"
Elle répliqua : " Ulalume ! Ulalume !
C'est le caveau de ton Ulalume perdue !"*

*Alors mon coeur devint de cendre et grave
Comme les feuilles qui étaient crispées et flétries,
Comme les feuilles qui étaient desséchées et flétries ;
Et je criai : "C'était sûrement octobre,
En cette nuit même de l'année dernière,
Où je voyageai, je voyageai par ici !
Où j'apportai un fardeau redoutable jusqu'ici,
Dans cette nuit entre toutes les nuits de l'année.
Ah ! quel démon m'a attiré ici?
Je reconnais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber,
Cette brumeuse région de Weir.
Je reconnais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber,
Ce bois hanté par les goules de Weir.*

*Nous nous sommes dit alors, nous deux alors : "Ah,
Se peut-il que les goules des forêts,
Les goules pleines de pitié et de miséricorde,
Nous ferment la voie et nous interdisent
De trouver le secret qui se noue en ces vallonnements,
De la chose qui git cachée en ces vallonnements ;
Qu'elles ont suscité le spectre d'une planète
Des limbes des âmes lunaires,
Cette pécheresse mais scintillante planète,
De l'enfer des âmes planétaires?"*

Les Cloches

1848

*Entendez les traîneaux à cloches,
Cloches d'argent !
Quel monde d'amusement annonce leur mélodie !
Comme elles tintent, tintent, tintent,
Dans le glacial air de nuit !
Tandis que les étoiles qui étincellent
Sur tous les cieux semblent cligner,
Avec un cristallin délice,
Gardant le tempo, le tempo, le tempo,
En une sorte de rythme runique,
Avec la tintinnabulation qui surgit si musicalement
Des cloches, cloches, cloches, cloches,
Cloches, cloches, cloches,
Du cliquetis et du tintement des cloches.*

*Entendez les moelleuses cloches nuptiales,
Cloches d'or !
Quel monde de bonheur annonce leur harmonie !
À travers l'air de nuit embaumé,
Comme elles sonnent partout leur délice !
Des notes d'or fondues,
Toutes ensemble,
Quelle liquide chansonnette flotte
Pour la tourterelle, qui écoute tandis qu'elle exulte
Vers la lune !
Oh ! des sonores cellules
Quel jaillissement d'euphonie sourd volumineusement !
Comme il s'enfle !
Comme il s'appuie
Sur l'avenir ! comme il dit
Le ravissement qui pousse
Le battement et le tintement
Des cloches, cloches, cloches,
Des cloches, cloches, cloches, cloches,
Cloches, cloches, cloches,
Au rythme et au carillon des cloches !*

*Entendez les bruyantes cloches d'alarme,
Cloches de bronze !
Quelle histoire de terreur dit maintenant leur turbulence !
Dans l'oreille saisie de la nuit
Comme elles crient leur effroi !
Trop terrifiées pour parler,
Elles peuvent seulement crier*

Hors de ton,
 Dans une clameur d'appel à la pitié du feu,
 Dans une folle protestation contre le feu sourd et frénétique,
 Bondissant plus haut, plus haut, plus haut,
 Avec un désespéré désir
 Ou un effort résolu,
 Maintenant, de maintenant siéger, ou jamais,
 Aux côtés de la lune à la face pâle.
 Oh ! les cloches, cloches, cloches !
 Quelle histoire dit leur terreur
 De désespoir !
 Comme elles frappent et choquent, et rugissent !
 Quelle horreur elles versent
 Sur le sein de l'air palpitant !
 Encore l'ouïe sait-elle,
 Pleinement, par le nasillement
 Et le grondement,
 Comment monte et baisse le danger ;
 Encore l'ouïe dit, distinctement,
 Dans le cliquètement
 Et la querelle,
 Comme le danger s'apaise ou s'enfle,
 Par l'apaisement ou l'enflure dans la colère des cloches,
 Des cloches,
 Des cloches, cloches, cloches, cloches
 Cloches, cloches, cloches,
 Dans la clameur et l'éclat des cloches !

 Entendez le glas des cloches,
 Cloches de fer !
 Quel monde de pensée solennelle impose leur monodie !
 Dans le silence de la nuit
 Comme nous frémissons d'effroi
 À la mélancolique menace de leur ton.
 Car chaque son qui flotte
 Hors de la rouille en leur gorge
 Est un gémissement.
 Et les gens, ah les gens,
 Eux qui demeurent là-haut dans le clocher,
 Tout seuls,
 Et qui, sonnante, sonnante, sonnante,
 Dans cette monotonie étouffée,
 Ressentent une gloire à ainsi rouler
 Sur le cœur humain une pierre.
 Ils ne sont ni homme ni femme,
 Ils ne sont ni brute ni humain :
 Ils sont des goules
 Et leur roi, c'est celui qui sonne
 Et qui déroule, déroule, déroule,
 Déroule
 Un péan hors des cloches !
 Et son sein joyeux se gonfle
 De ce péan des cloches !

*Et il danse, et il hurle ;
Gardant le tempo, le tempo, le tempo,
En une sorte de rythme runique
De ce péan des cloches,
Des cloches
Gardant le tempo, le tempo, le tempo,
En une sorte de rythme runique,
Avec la vibration des cloches,
Des cloches, cloches, cloches,
Avec la vibration des cloches,
Gardant le tempo, le tempo, le tempo,
Alors qu'il sonne le glas, le glas, le glas
En un heureux rythme runique,
Avec le roulis des cloches,
Des cloches, cloches, cloches,
Avec la sonnerie des cloches,
Des cloches, cloches, cloches, cloches,
Cloches, cloches, cloches,
Le geignement et le gémissement des cloches.*

À Hélène
(1848)

*Je te vis une fois, une seule fois, il y a des années :
Je ne dois pas dire combien, mais c'était peu.
C'était un minuit de juillet ; et hors
Du plein orbe d'une lune qui, comme ton âme même s'élevant,
Cherchait un chemin vertigineux à travers le ciel,
Tombait un voile de lumière à la soie argentée,
Avec quiétude et lourde chaleur et somme paisible,
Sur les faces levées de mille
Roses qui croissaient dans un jardin enchanté,
Où nul vent n'osait se mouvoir, si ce n'est sur la pointe des pieds.
Il tombait sur les faces levées de ces roses
Qui rendaient, en retour de la lumière d'amour,
Leurs odorantes âmes en une mort extatique,
il tombait sur les faces levées de ces roses
Qui souriaient et mouraient en ce parterre, enchanté
Par toi et par la poésie de ta présence.*

*Tout de blanc habillée, sur un massif de violette,
Je te vis à demi allongée, tandis que la lune
Tombait sur les faces levées des roses,
Et sur la tienne même, levée, hélas ! dans le chagrin !*

*N'était-ce pas le destin, qui, par ce minuit de juillet,
N'était-ce pas le destin (dont le nom est aussi chagrin)
Qui m'ordonna cette pause devant cette grille de jardin
Pour respirer l'encens de ses roses ensommeillées ?
Aucun pas ne s'agitait : le monde haï tout entier dormait,
Sauf seulement toi et moi. Je m'arrêtai, je regardai,
Et en un instant toutes choses disparurent.
(Ah ! garde à l'esprit que ce jardin était enchanté !)
Le lustre perlé de la lune s'en alla :
Les massifs de mousse et les sentiers sinueux,
Les fleurs heureuses et les arbres murmurants,
Ne furent plus vues : des roses mêmes l'odeur
Mourut dans les bras des airs adorants.
Tout, tout expira sauf toi, sauf moins que toi :
Sauf seulement la divine lumière en tes yeux,
Sauf rien que l'âme en tes yeux levés.
Je ne vis qu'eux ; ils étaient le monde pour moi.
Je ne vis qu'eux, les vis seulement pendant des heures,
Les vis seulement jusqu'à ce que la lune s'en aille.
Quelles terribles histoires du cœur semblèrent inscrites
Sur ces cristallines, célestes sphères !
Quel sombre malheur ! mais quel sublime espoir !
Quelle mer silencieusement sereine d'orgueil !
Quelle ambition osée ! mais quelle profonde,
Quelle insondable capacité d'aimer !*

*Mais maintenant, enfin, la chère Diane plonge hors de la vue
Dans la couche occidentale d'un nuage de foudre,
Et toi, un fantôme, parmi les arbres ensevelissants,
Tu t'éloigna en glissant. Tes yeux seulement demeurèrent.
Ils ne voulurent pas partir ; ils ne sont jamais encore partis !
Éclairant ma route solitaire vers la maison cette nuit-là,
Ils ne m'ont pas quitté (comme le firent mes espoirs) depuis.
Ils me suivent, ils me conduisent à travers les années.
Ils sont mes ministres et moi leur esclave.
Leur office est d'illuminer et d'enflammer
Mon devoir d'être sauvé par leur brillante lumière,
Et purifié dans leur feu électrique
Et sanctifié dans leur feu élyséen.
Ils emplissent mon âme de beauté (qui est espoir)
Et sont au haut des cieux les étoiles devant qui je m'agenouille
Dans les tristes, silencieuses veilles de ma nuit ;
Tandis que, même dans le rayonnement méridien du jour,
Je les vois encore, deux doucement scintillantes
Vénus, non éteintes par le soleil !*

Pour Annie

(1849)

*Grâce au ciel ! la crise,
Le danger est passé
Et l'insistant malaise
Enfin fini.
Et la fièvre appelée "Vivre"
Est vaincue enfin.
Tristement, je le sais,
Je suis dépouillé de ma force
Et je ne bouge aucun muscle,
Alors que je gis tout de mon long.
Mais qu'importe ! Je sens
Que je suis mieux à la longue.
Et je reste si tranquille
Maintenant dans mon lit
Que qui me verrait
Pourrait m'imaginer mort,
Pourrait tressaillir,
Me croyant mort.
Le geignement et le gémissement,
Le soupir, le sanglot,
Sont maintenant apaisés
Avec cet horrible battement
Du coeur : ah ! cet horrible,
Horrible battement !
La maladie, la nausée,
L'impitoyable douleur,
Ont cessé avec la fièvre
Qui affolait mon cerveau,
Avec la fièvre appelée "Vivre"
Qui brûlait dans mon cerveau.
Et, oh ! de toutes les tortures
Qui torturent, la pire
S'est abattue, la terrible torture de la soif
Pour le fleuve de naphte
De la passion maudite.
Et j'ai bu d'une eau
Qui étanche toute soif,
D'une eau qui coule
Avec un son de berceuse
D'une source à quelques
Pieds sous terre.
D'une caverne pas très loin sous la terre.
Et ah ! que jamais
Ne soit dit follement
Que ma chambre est sombre,
Qu'est étroit mon lit ;
Car jamais homme ne dort dans un lit différent
Et, pour dormir, vous n'avez qu'à sommeiller*

*Dans un tel lit.
Mon esprit tourmenté
Ici se repose agréablement,
Oubliant ou jamais
Regrettant ses roses,
Ses vieilles agitations
De myrtes et de roses.
Car voici que, tout quiètement
Allongé, il imagine
Une odeur plus sainte,
Aux alentours, de violettes,
Une odeur de romarin,
Entremêlée avec les violettes,
Avec de la rue et les belles
Violettes puritaines.
Et ainsi il gît, heureux,
Baignant dans maint
Rêve de la constance
Et de la beauté d'Annie,
Noyé dans un bain
Des tresses d'Annie.
Tendrement elle m'embrassa,
Affectueusement me caressa,
Et alors je tombai doucement
Pour dormir sur son sein,
Dormir profondément
Dans le ciel de son sein.
Quand la lumière fut éteinte,
Elle me couvrit chaudement
Et elle pria les anges
De me garder de tout mal,
La reine des anges
De me protéger de tout mal.
Et je gis si calmement,
Maintenant, dans mon lit
(Connaissant son amour)
Que vous m'imaginerez mort.
Et je demeure si satisfait,
Maintenant, dans mon lit
(Avec son amour en mon sein)
Que vous m'imaginerez mort,
Que vous frémiriez à me regarder,
Me croyant mort.
Mais mon coeur est plus brillant
Que toutes les nombreuses
Étoiles du ciel,
Car il scintille par Annie,
Il luit à la lumière
De l'amour de mon Annie,
À la pensée de la lumière
Des yeux de mon Annie.*

Annabel Lee

1849

*C'était il y a longtemps, très longtemps,
Dans un royaume au bord de l'océan,
Vivait une vierge que vous pourriez connaître
Du nom d'Annabel Lee ;
Cette vierge vivait sans autre pensée
Que de m'aimer et d'être mon aimée.
Elle était une enfant et j'étais un enfant,
Dans ce royaume au bord de l'océan,
Mais nous nous aimions d'un amour
Qui était plus que de l'amour
Moi et mon Annabel Lee,
D'un amour tel que les séraphins du Ciel
Nous jalouaient elle et moi.*

*Et c'est pourquoi, il y a longtemps,
Dans ce royaume au bord de l'océan,
Les vents firent éclater un nuage et glacèrent
Ma toute belle Annabel Lee ;
Si bien que ses nobles parents sont venus
Et l'ont emportée loin de moi
Pour l'enfermer dans un tombeau
Dans ce royaume au bord de l'océan.*

*Les anges, loin d'être aussi heureux que nous au Ciel,
Nous envièrent elle et moi :
Oui ! C'est pour cela (comme chacun le sait
Dans ce royaume au bord de l'océan)
Qu'une nuit le vent surgit d'un nuage
Et glaça, et tua mon Annabel Lee.*

*Mais notre amour était beaucoup plus fort que l'amour
De nos aînés, de bien des personnes
Beaucoup plus sages que nous,
Et jamais les anges du Ciel là-haut
Ni les démons au fin fond de l'océan
Ne pourront séparer mon âme de l'âme
De ma toute belle Annabel Lee.*

*Car la lune ne luit jamais, sans qu'elle me porte
Des rêves d'Annabel Lee, la toute belle,
Et les étoiles ne se lèvent jamais, sans que je sente
Les yeux vifs d'Annabel Lee, ma toute belle,
Ainsi, aux rives de la nuit, je me couche à côté
De ma chérie ! Ma chérie, ma vie, ma promesse,
Dans son tombeau, là, au bord de l'océan,
Dans sa tombe, à côté de l'océan.*